

III. LES JEUX DE LA PRÉCISION ET DU SILENCE

Analyse d'un exemple de non-réponses à des questions de fait

par

Fernando PORTO VAZQUEZ (*)

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| 1. Non-réponse et type de réponse | 15 |
| 1.1. Intérêt, compétence, non-réponse | 15 |
| 1.2. La précision des réponses | 17 |
| 2. Le sens des deux sens de la précision | 19 |
| 2.1. Dire qu'on lit, dire comment on lit | 19 |
| 2.2. Une mémoire comme les autres | 21 |
| 3. Répondre beaucoup et « bien » répondre | 25 |
| 3.1. Intensité de l'usage de la mémoire et type de mémoire en usage | 25 |
| 3.2. Lire, dire qu'on lit et « bien dire » ce qu'on dit qu'on lit | 27 |
| 4. L'utilité du traitement des non-réponses | 30 |
| 4.1. La production des réponses | 30 |
| 4.2. Effets de l'enquête et connaissance de l'objet de l'enquête | 33 |

(*) Chargé de cours de sociologie à Paris-I et Paris-VIII, chercheur au G.I.D.E.S., 6, rue du Vertbois, Paris 75003.

Bien habla quien bien calla
Parle bien qui bien se tait.

*Harto sabe quien no sabe si
callar sabe*
Il sait assez qui ne sait rien
s'il sait se taire.

(Proverbes espagnols)

On s'interroge le plus souvent sur les non-réponses en se référant à des exemples de questions d'opinion. Pour illustrer notre propos sur le traitement et l'interprétation de ce type de réponses, nous présenterons ici ⁽¹⁾ une analyse de non-réponses à des questions de fait. Il est inévitable, en guise d'introduction, de passer par une réflexion critique sur le rôle que jouent dans la littérature méthodologique consacrée aux non-réponses des notions comme celles d'intérêt ou de compétence. En proposant des solutions faciles à des problèmes posés incorrectement, ces notions conduisent vite à des « explications » fallacieuses ou trop génériques pour servir la description sociologique.

Les réflexions concernant le statut logique des non-réponses n'abondent pas dans la littérature sociologique ⁽²⁾. La conception la plus répandue des non-réponses, généralement implicite, n'est guère différente de celle que suggère une épistémologie « spontanée ». Mais d'ores et déjà il faut signaler que les non-réponses étant des réponses dépourvues de contenu (explicite) ne sont par là même que de simples formes de réponse. La question de leur sens est donc posée inadéquatement non seulement lorsqu'on les considère indépendamment des autres modalités de réponse (explicites), mais encore lorsqu'on les compare à d'autres indépendamment de ce qui est précisément commun à toutes les réponses (à contenu explicite ou non), c'est-à-dire sans tenir compte du fait que toute question, pour peu qu'elle ne soit pas entièrement fermée, actualise une manière de répondre.

Cette remarque sur le caractère formel des réponses obtenues à l'aide de questionnaires n'est absolument pas « formaliste » puisque, comme nous allons essayer de le montrer, elle concerne le but de tout traitement des données. Dans notre exemple, des constats successifs font apparaître un phénomène de verbalisation différentielle des différentes catégories de sujets dont l'analyse conduit à la compréhension de la structure des données en même temps qu'à une meilleure compréhension de l'objet de l'enquête.

(1) Cette contribution représente une réflexion sur un traitement de données visant à mettre en pratique une épistémologie de la situation d'enquête, inspirée des séminaires de J. C. PASSERON (dans le cadre du G.I.D.E.S.).

(2) Les manuels mettent l'accent sur la nécessité de distinguer les « sans opinion », les « refus de répondre », les « ne sait pas »,... Cela concerne la transformation des non-réponses en réponses explicites, aspect du problème qui n'est pas traité ici.

1. NON-RÉPONSE ET TYPE DE RÉPONSE

1.1. Intérêt, compétence, non-réponse

Il est d'usage d'expliquer les non-réponses à un questionnaire ou à une question par le faible degré d'intérêt que la question ou le domaine sur lequel porte le questionnaire susciterait auprès de la population interrogée. Qu'il faille prêter à une variable comme celle de « l'intérêt » une action uniformément efficace, à travers les situations d'enquête les plus diverses et des domaines ou des objets d'enquête aussi différents que ceux, par exemple, d'un questionnaire portant sur des intentions de vote, la cote de popularité des hommes politiques, l'attitude d'une population autochtone vis-à-vis d'une main-d'œuvre immigrée, la peine de mort, les droits des femmes, ou enfin à propos d'une pratique culturelle quelconque, sur un degré de connaissance ou un niveau de pratique, devrait déjà faire douter du caractère sociologique de ce principe d'explication. Sa seule constante paraît en effet consister dans son indéfinition même, cachée par les rapports intimes qu'elle entretient, du fait de cette indéfinition, avec la notion « sans fond » de motivation.

On fait aussi quelquefois appel à une variable non moins chargée d'ambiguïté, celle de compétence. Mais on se garde bien de préciser quand on la met en corrélation avec le taux de non-réponses à une question s'il faut l'entendre au sens de la compétence technique, c'est-à-dire du degré d'information caractéristique des répondants sur ce qui fait l'objet de la question, ou au sens de la compétence sociale, c'est-à-dire du sentiment d'autorité dont un individu peut se sentir investi vis-à-vis de l'objet du questionnement du fait de sa position sociale. On ne sait donc jamais s'il faut interpréter la corrélation qu'on constate dans le sens (a) : « ceux qui parlent le font parce qu'ils connaissent le sujet » (ce qui est en toute rigueur une découverte qu'on est condamné à faire à l'occasion de toute enquête, quel qu'en soit l'objet), ou s'il faut plutôt entendre la corrélation dans le sens (b) : « ceux qui parlent le font parce qu'ils se sentent le droit (et/ou ressentent l'obligation) statutaire de le faire ».

L'interprétation (b) de la corrélation entre compétence sociale et non-réponse, seule intéressante du point de vue sociologique, pourrait être considérée comme une interprétation si, en même temps qu'on exprime explicitement cette corrélation, on pouvait montrer qu'elle se vérifie y compris pour le sous-échantillon des répondants qu'on peut classer comme « peu compétents » dans le sens technique du terme. On devrait alors voir se distinguer, au sein de ce sous-échantillon, ceux que leur statut social conduit à être plus bavards, fût-ce au prix d'une incohérence que le questionnaire devrait également permettre d'enregistrer. Faute de quoi, le bavard risque d'être le sociologue qui se contente de faire la « démonstration » dans le premier sens (a), mais qui, au nom du fait qu'en sociologie il est bien difficile de séparer les deux sens de la compétence, nous demande de donner à la corrélation entre compétence et non-réponse le sens de la deuxième interprétation (b).

Le véritable cercle vicieux auquel conduisent ces entreprises d'utilisation des non-réponses, consistant à vouloir les traiter essentiellement comme une « réponse cachée » à « découvrir » et à « expliquer », surgit brutalement dans certains travaux où l'on voit apparaître successivement le taux de non-réponses comme indicateur de l'intérêt pour l'objet de la question ou de l'enquête, ou comme indicateur de la compétence, après avoir été « expliqué » par ces mêmes variables⁽¹⁾.

Toutes ces approches des non-réponses reviennent en fait à voir dans la propension à ne pas répondre (quelle que soit la question ou le questionnaire) des modalités équivalentes de réponse : on se condamne ainsi — mais on évite de se l'avouer, car ce serait un peu gros — à traiter les non-réponses comme autant de réponses à une même question dont on postule qu'elle est implicitement posée dans toutes les questions et dans tous les questionnaires.

Certains n'hésitent pourtant pas à franchir le pas et à nommer cette question « intérêt ». Envisager ainsi la non-réponse, c'est bien sûr ignorer l'ensemble des « circonstances » (au sens des linguistes) dans lesquelles elle se produit. Une non-réponse est une modalité de réponse, c'est-à-dire une modalité de réaction signifiante seulement par sa place dans l'ensemble des réactions qu'un questionnaire recueille en fait vis-à-vis d'une question déterminée, compte tenu de la manière dont elle est posée. Comme tout autre modalité de réponse, une non-réponse ne peut donc être considérée comme indépendante ni du rapport du répondant à l'objet de la question ni de l'actualisation de ce rapport dans la situation d'enquête. Le rappel de ce principe n'entraîne pas l'interdiction d'utiliser cette modalité de réponse, comme d'ailleurs toute autre, pour la construction raisonnée de variables vis-à-vis desquelles elle peut (la question qui l'appelle étant ce qu'elle est et la variable à construire ce qu'on veut qu'elle soit) apparaître comme une des dimensions d'une attitude plus globale : il est licite, mais il ne va jamais de soi d'opérer des sommations ou d'autres types de mise en relation de non-réponses à des questions différentes.

Partir de ce raisonnement fait comprendre qu'il est artificiel et abstrait (nous le verrons mieux à la fin de cette contribution) d'opposer globalement et d'une manière absolue la non-réponse à toutes les modalités de réponses explicites. Ces rappels obligent donc à se poser le problème des non-réponses d'une manière spécifique et probablement différente à l'occasion de chaque enquête et de chaque traitement. Ils conduisent surtout à multiplier les précautions quand on veut comparer des non-réponses, à tout le moins à prendre autant de précautions que lorsqu'on désire comparer des réponses explicites, à des questions portant sur des objets d'interrogation différents, surtout si ces questions appartiennent à des questionnaires différents, ou si ces questionnaires même semblables par les questions qu'ils posent, ont été administrés dans des

(1) *Le cens caché; inégalités culturelles et ségrégation politique*, Le Seuil, Paris, 1978, de D. GAXIE, qui utilise des données d'enquête d'opinion politique, contient de nombreux exemples de ce raisonnement circulaire.

situations trop différentes⁽¹⁾. En revanche, cette approche devrait permettre non seulement d'éviter d'aboutir à de pures tautologies, mais encore, comme nous tenterons de le montrer sur un exemple, de mesurer des choses dont on postule classiquement l'existence mais dont on oublie aussitôt de tenir compte lorsqu'il s'agit de mettre au point des instruments du recueil d'information et surtout lorsqu'il s'agit de traiter les données produites à l'aide de ces instruments.

1.2. La précision des réponses

Chaque fois qu'il existe dans un questionnaire un domaine déterminé par une variable implicite, c'est-à-dire un domaine où les questions peuvent apparaître comme autant de mesures des différentes dimensions de cette variable, il est possible de définir à l'aide du taux de réponse à ce sous-ensemble du questionnaire, un indicateur de précision dans la réponse. Par exemple, dans un questionnaire sur l'utilisation du temps libre, cet indicateur pourra être calculé sur toutes les questions concernant la fréquentation de spectacles, ou les dépenses consenties à l'occasion de chacun des loisirs onéreux retenus. Selon qu'il aura répondu plus ou moins complètement à un domaine du questionnaire ainsi découpé, un sujet pourra être classé comme répondant plus ou moins précisément au questionnaire dans ce domaine. Appelons ce type de précision P1.

La forme sous laquelle une question est posée permet souvent de définir dans les réponses qu'elle reçoit un deuxième type de précision que nous appellerons P2. On mesure alors la manière dont une réponse apporte une information plus ou moins complète sur l'objet de la question posée. Ainsi, d'une manière générale, les questions échappant tant soit peu à la fermeture totale permettent, à condition de le prévoir dans la phase d'élaboration du code, de classer les réponses selon P2. Par exemple, en réponse à une question sur ce qu'on a fait le soir précédent, le sujet non-silencieux peut se contenter de dire : « je suis rentré chez moi », mais il pourrait être plus précis au sens de P2 : « je suis resté chez moi à regarder la TV », ou encore : « je suis resté chez moi pour regarder tel film sur telle chaîne », etc. P2 prendrait des valeurs, dans l'ordre croissant de la précision des réponses, du type suivant :

P2 = 0 : ne répond pas ;

P2 = 1 : il déclare être resté chez lui, ou être sorti, sans donner d'autres précisions ;

P2 = 2 : il déclare être resté chez lui, ou être sorti, pour un loisir vaguement nommé (« on est sorti voir un film », « on est resté à regarder la TV », etc.) ;

P2 = n : il déclare être resté chez lui, ou être sorti, en indiquant très précisément le loisir qui l'a occupé, l'intérêt qu'il lui accordait et les circonstances qui entouraient ce loisir.

(1) Pour trouver un exemple de tentative de construction d'indice d'interprétation des non-réponses qui ignore ces contraintes, cf. : Le problème de l'interprétation des « sans-réponses » dans les enquêtes d'attitude, DUBOST (J.), MOSCOVICI (J.), OLUGE (M.), *Recherches sociologiques*, n° 1, janvier 1957.

Nous voyons que chaque modalité de P2 confond des réponses à contenu différent, voire opposé, mais qui ont en commun une structure formelle semblable du point de vue du degré de précision qu'elles véhiculent quant à la question qui était posée.

Si ces deux types de précision dans la réponse peuvent être construits lors du traitement d'un questionnaire (et ils le pourront dans un très grand nombre de cas si nous le prévoyons dès l'élaboration du questionnaire et du code), ils permettront d'étudier par exemple le phénomène de l'influence qu'exercent sur la forme des réponses produites les différents types de rapports que les sujets entretiennent avec l'objet dont relèvent les questions qui leur sont posées. En effet, par P1 et P2, on saisira à la fois les variations de la propension à répondre aux questions concernant un objet et les variations de la manière dont les répondants précisent et verbalisent les pratiques en ce domaine, compte tenu de la situation d'enquête. Il va de soi que les constats les plus intéressants seraient alors ceux qui montrent des divergences, selon les groupes sociaux, entre ces deux types de variations. Cela devrait permettre d'échapper à la séparation artificielle entre réponse et non-réponse, sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie de cet article.

Comme nous l'avons déjà noté, les non-réponses sont toujours des modalités de réponse à des questions précises dans des questionnaires bien déterminés. Pour mieux illustrer notre propos, et pour ne pas nous contredire, il nous faut prendre un exemple. Dans un questionnaire sur les livres et les lectures, les répondants étaient conviés à huit reprises à donner le titre et/ou l'auteur et à défaut le genre d'un livre lu, prêté, acheté, emprunté dans tel ou tel contexte, ou à telle occasion. Il est facile, au vu des résultats, de définir :

$$P1 = \frac{\text{Nombre de réponses fournies par un sujet}^{(1)}}{8 - (\text{nombre de questions sans objet})}$$

$$P2 \left\{ \begin{array}{l} = 1 : \text{donne le genre du livre seulement ;} \\ = 2 : \text{donne l'auteur du livre seulement ;} \\ = 3 : \text{donne le titre du livre seulement ;} \\ = 4 : \text{donne le titre et l'auteur du livre.} \end{array} \right.$$

Dans cet exemple⁽²⁾, P2 a été mesuré à une seule des huit questions, celle qui était formulée comme suit : « si vous avez lu, au cours des dernières vacances d'été, un ou plusieurs livres, quel est le genre de livres que vous avez

(1) 8 au maximum.

(2) Nous retiendrons seulement, pour que la population soit plus homogène et pour simplifier le traitement, le sous-échantillon des individus qui sont professionnellement actifs et qui ont lu au moins un livre pendant leurs vacances. Il en résulte la population suivante : 28 femmes + 27 hommes appartiennent aux classes populaires ; 26 femmes + 26 hommes aux classes moyennes ; 21 femmes + 26 hommes aux classes supérieures. Ce matériel provient d'une enquête réalisée dans le cadre du G.I.D.E.S., par Patrick PARMENTIER et Fernando PORTO VAZQUEZ, auprès de lecteurs assidus inscrits dans des bibliothèques publiques de la région parisienne (N = 302).

surtout lu? (donnez si possible un auteur et/ou le titre) ». La formulation de la question, avec l'atténuation « donnez si possible », fait qu'il y a bien mesure, par P2, de la propension des sujets à répondre plus ou moins précisément à la demande faite de nommer un livre lu en vacances.

2. LE SENS DES DEUX SENS DE LA PRÉCISION

2.1. Dire qu'on lit, dire comment on lit

Faut-il rejeter totalement l'utilisation de la notion d'intérêt? Evidemment non. Mais, d'une part, comme pour toutes les autres variables, le sens de celle-ci doit être clairement défini, c'est-à-dire rapporté à des indicateurs bien précis et non abandonné à cette zone sémantique où la diversité des expériences intra-subjectives ne peut-être nommée que du nom qui les évacue toutes, celui de « motivation ». D'autre part, pour échapper également à l'indéfinition avec laquelle on traite d'habitude les non-réponses, et qui n'est jamais aussi grande que lorsqu'on la cumule avec la notion « d'intérêt », il faut mesurer d'abord combien son emploi dans une explication simple des non-réponses conduit à des constats peu sociologisés, qui cachent en fait la signification de ces réponses.

En définissant simultanément les indicateurs P1 et P2 de précision dans la réponse, nous allons essayer de nous soustraire à ce double danger. Quel que soit, en effet, l'indicateur de l'intérêt choisi, nous constatons, et cela ne doit pas nous surprendre, que les deux indicateurs de la précision dans la réponse révèlent une relation positive entre intérêt et propension à répondre précisément.

TABLEAU I(*)
Précision des réponses aux questions sur les livres lus
selon l'intérêt pour le livre⁽¹⁾

| Indicateurs de l'intérêt | Précision des réponses | | | |
|---------------------------------------|------------------------|-----------|-----------|-----------|
| | P1 | | P2 | |
| | (-) | (+) | (-) | (+) |
| Fréquence de la lecture (-) | 55 | 45 | 43 | 57 |
| | 35 | 65 | 36 | 64 |
| | (+) | | | |
| Budget achat livres (-) | 60 | 40 | 48 | 52 |
| | 32 | 68 | 32 | 68 |
| | (+) | | | |
| Usage social du livre (-) | 52 | 48 | 42 | 58 |
| | 40 | 60 | 37 | 63 |
| | (+) | | | |

(*) Lecture des tendances significatives : pour faciliter une lecture rapide des données en fonction du raisonnement qui les accompagne, nous avons souligné la plus forte tendance par colonne en imprimant la valeur correspondante en caractères gras.

⁽¹⁾ Les % totalisent 100 en ligne.

En quoi ces deux indicateurs qui paraissent réagir de la même manière, peuvent-ils nous aider à surmonter ce constat banal ? Il faut revenir à leur sens pour mieux cerner ensuite leur différence.

Pour être classé comme répondant précis au sens de P1, il a fallu répondre à un maximum de questions, et ce, quelle que soit la précision au sens de P2 avec laquelle le sujet a répondu à chacune des questions où il lui était demandé de citer le livre dont il affirme l'existence. Mais, dans le cas d'une réponse affirmative à la question de savoir, par exemple, s'il a acheté des livres dans les trois derniers mois, cette réponse plaçait le répondant devant une deuxième question puisqu'on lui demandait de citer, aussi précisément que possible (au sens de P2) le dernier de ces livres. Par là la situation d'enquête établissait un rapport entre les deux précisions : la deuxième question ainsi posée ne pouvait pas ne pas prendre le sens d'une demande de confirmation, voire d'un test de vérification et de contrôle de l'affirmation précédente.

Plus on cite de livres, plus on s'affirme comme lecteur, puisqu'on répond un plus grand nombre de fois par l'affirmative aux questions de savoir si on a lu des livres en telle ou telle circonstance : c'est là une dimension du rapport au livre et à la valeur sociale de la lecture mesurée par P1. Le test de la précision au sens de P2 a une signification différente : si, comme P1, il révèle un rapport au livre, qui consiste en une aptitude à nommer, à retenir, à mémoriser, et donc à pouvoir dire plus ou moins complètement tout ce qu'on lit et à confirmer qu'on lit, P2 est encore, et sûrement davantage, un moyen de saisir un rapport à la lecture puisqu'il se réfère à la manière dont on dit qu'on lit, ce qui peut passer pour un indicateur de la manière de lire. En effet, en désignant un livre lu par le titre et/ou l'auteur, on indique que ce n'est pas un livre au hasard qu'on lit mais bien ce livre et/ou le livre de cet auteur qu'on a voulu lire. On affirme donc avoir un rapport de lecteur averti aux livres qu'on dit avoir lus⁽¹⁾.

La simple mise en relation de P1 et de P2 avec la variable « intérêt pour le livre » (tableau I), laisse déjà apercevoir une sensibilité différente de ces deux indicateurs de précision dans le fait que l'intensité de cette relation est systématiquement moins forte, quel que soit l'indicateur de l'intérêt, dans le cas de P2. Mais il est évident qu'une relation existe entre les deux indicateurs de précision. D'abord parce que la force de la liaison varie de la même manière, selon tous les indicateurs de l'intérêt, pour P1 et pour P2, ensuite et plus profondément, parce que la relation logique entre les deux indices en tant qu'indicateurs de « mémorisation » est vérifiée, comme le montre le tableau II : plus on est à même de retenir un livre par les moyens les plus efficaces, à savoir par son auteur et son titre, plus on est apte à conserver en mémoire un grand nombre de livres lus, et ce quel que soit l'intérêt pour le livre.

(1) Dans une précédente enquête réalisée par le G.I.D.E.S. (*L'œil à la page*, Paris, 1979, J.-C. PASSERON, M. GRUMBACH *et al.*), la forte corrélation de cet indicateur (qu'il s'agisse de la précision dans les réponses mettant en jeu la culture cinéphilique ou la culture livresque) avec l'appartenance aux divers groupes socio-culturels avait bien montré qu'on dispose là d'un indicateur sensible et efficace de la modalité des pratiques culturelles et, du même coup, d'un indicateur de la propension des sujets à rendre ostentatoire la valeur culturelle de leurs pratiques.

TABLEAU II

Aptitude à citer beaucoup de livres lus (P1) selon la capacité à désigner précisément les livres qu'on cite (P2) et l'intérêt pour le livre (FRQ) ⁽¹⁾

| | | FRQ (-) | | FRQ (+) | |
|------------------------------------|-----------------|---------|-----|---------|-----|
| | | P1 | | P1 | |
| | | (-) | (+) | (-) | (+) |
| P2 | { (-) | 62 | 38 | 48 | 52 |
| | { (+) | 45 | 55 | 29 | 71 |
| (1) Les % totalisent 100 en ligne. | | | | | |

Alors que P1 mesure en quelque sorte une mémoire brute, une quantité de livres lus qu'on est à même de citer, P2 mesure, quant à lui, les moyens mnémotechniques dont chacun dispose pour mobiliser et actualiser, lors de chaque question, le souvenir des lectures faites.

En ce qui concerne le rapport à la lecture en tant que rapport à une pratique sociale légitime et légitimante, P1 saisit la condition nécessaire de ce rapport : pour pouvoir apparaître socialement comme lecteur, il faut d'abord lire et l'affirmer. Il est évident que si P1 prend la valeur limite zéro, P2 n'est pas défini ; il n'a pas de sens, puisqu'il mesure la manière dont cette affirmation première se réalise, la légitimité de cette affirmation même. D'une certaine manière, nous pouvons dire que P1 mesure simplement la revendication du statut de lecteur légitime, alors que P2 mesurant la légitimité de la lecture et des manières de lire, mesure aussi la possession des moyens sociaux dont est armée cette revendication pour se faire reconnaître, et du même coup la manière dont elle s'exprime, c'est-à-dire la légitimité de la prétention au statut du lecteur légitime.

2.2. Une mémoire comme les autres

Compte tenu de ces différences dans le sens des deux indicateurs de précision dans la réponse, il n'est pas étonnant qu'ils ne se comportent pas de la même manière selon les groupes sociaux, comme on peut le voir dans le tableau III.

Chaque groupe social n'est pas porteur de précision au même degré, selon qu'il s'agit de P1 ou de P2, et le groupe qui excelle dans la précision n'est pas le même dans les deux types de précision. Les deux indicateurs mesurent bien des attitudes et des savoir-dire (ou des vouloir-dire) sociologiquement différents. Alors que les classes moyennes incarnent la précision au sens de P1 (propension à s'affirmer comme lecteur en multipliant les occasions où on dit avoir lu), le rapport à la lecture saisi par P2 (propension à citer les livres dont on parle d'une manière précise, par le titre et/ou l'auteur et non seulement par

TABLEAU III
Précision des réponses aux questions sur les livres lus,
selon l'appartenance sociale (1)

| | Type de précision | |
|-------------------------------|-------------------|--------|
| | P1 (+) | P2 (+) |
| Classes populaires | 49 ← | 44 |
| Classes moyennes | 67 ← | 58 |
| Classes supérieures | 50 → | 77 |

(1) Chaque valeur représente le % des sujets possédant la caractéristique indiquée dans la colonne calculé sur la sous-population définie par la ligne correspondante.

le genre) apparaît fortement lié à l'appartenance aux classes supérieures. Les sujets populaires, quant à eux, sont ceux qui font le moins fréquemment usage de la précision P2, mais ils possèdent presque aussi fréquemment que ceux des classes supérieures le type de précision P1 (1).

Constatant que la propension à être précis selon P1 et P2 n'est pas la même selon l'appartenance sociale, on peut se demander quel est l'effet d'un accroissement de l'intérêt pour le livre sur la précision dans les réponses, compte tenu de l'appartenance sociale des lecteurs.

TABLEAU IV
Précision des réponses selon l'intérêt
pour le livre et l'appartenance sociale (1)

| Appartenance sociale | Intérêt | P1 | | P2 | |
|-------------------------------|-----------|-----|-----|-----|-----|
| | | (-) | (+) | (-) | (+) |
| Classes populaires | { FRQ (-) | 67 | 33 | 46 | 54 |
| | { FRQ (+) | 33 | 67 | 73 | 27 |
| Classes moyennes | { FRQ (-) | 32 | 68 | 52 | 48 |
| | { FRQ (+) | 34 | 66 | 33 | 67 |
| Classes supérieures | { FRQ (-) | 62 | 38 | 33 | 67 |
| | { FRQ (+) | 38 | 62 | 10 | 90 |

(1) Les % totalisent 100 en ligne.

(1) Il faut évidemment rappeler que nous disons ici « sujets populaires » ou « classes supérieures » sans autres précisions pour faire court. Il s'agit en réalité des sujets de ces classes que l'on rencontre en bibliothèque. Le prélèvement opéré par l'inscription ou la fréquentation d'une bibliothèque municipale n'a évidemment ni la même ampleur (chances d'accès différentes selon les classes sociales), ni le même sens culturel pour les différents groupes qui sont ainsi inégalement représentatifs des groupes et classes de même nom dans la population active (cf. par exemple, les fractions autodidactes des classes populaires rencontrées en bibliothèque, J.-C. PASSERON, Images en bibliothèque, images de bibliothèque, *Bulletin des Bibliothèques de France*, n° 2, février 1982.

Si on lit dans le tableau IV, sur l'ensemble des lecteurs de chaque groupe social, la relation entre intérêt et précision au sens de P1, on constate un accroissement de la performance chez les sujets des classes populaires et supérieures, et une corrélation presque nulle, ou tendancielle négative, dans le groupe des sujets appartenant aux classes moyennes. Mais, en ce qui concerne la précision au sens de P2, cette relation présente un autre cas de figure : elle est positive dans le cas des lecteurs appartenant aux classes supérieures comme dans celui des lecteurs des classes moyennes, tandis qu'elle prend un sens négatif dans le groupe des sujets appartenant aux classes populaires.

Si on compare, de classe en classe, les seuls forts lecteurs, les taux de réponse les plus forts (précision P1), et donc la plus grande précision, appartiennent aux lecteurs populaires, alors que les lecteurs populaires sont les plus imprécis dans l'ensemble des faibles lecteurs pour le même indicateur de précision dans les réponses ; les lecteurs les plus précis sont alors ceux qui appartiennent aux classes moyennes. La précision au sens de P2 est toujours plus grande chez les sujets appartenant aux classes supérieures.

Les données du tableau IV montrent donc bien que la relation générale que semblaient traduire celles du tableau I cachait en réalité un effet de l'intérêt sur la précision quelquefois contradictoire, en tout cas toujours spécifié dans chaque groupe social d'appartenance. Pour les classes supérieures, cet effet est dans le cas des deux indicateurs positif. Il est nul par rapport à P1 (voire tendancielle négative) et positif par rapport à P2 pour les classes moyennes. Il est franchement positif pour P1 et franchement négatif pour P2 en ce qui concerne les classes populaires.

Il reste à se demander quel est le sens de ce constat. Et tout d'abord, comment et pourquoi se produit cet effet contradictoire de l'intérêt pour le livre sur la précision des réponses des sujets populaires ? En effet, bien que nous constatons une relation statistique entre fréquence de lecture et propension à nommer très précisément les livres qu'on cite (P2) aussi forte que celle existant entre fréquence de lecture et propension à répondre à toutes les questions sur les livres lus (P1), il peut paraître à première vue étonnant que cette même variable exerce des influences de signes parfaitement opposés dans les deux cas. Une interprétation rapide de cette corrélation pourrait nous faire penser qu'elle traduit un maniement des moyens mnémotechniques les plus chargés d'informations moins efficace chez les lecteurs populaires que chez les autres lecteurs.

On voit cependant par les données des tableaux V et V bis qui croisent les précisions P1 et P2 dans chacun des groupes de forts et de faibles lecteurs de chacune des classes sociales, qu'il n'en est rien. Au contraire, on aperçoit dans ces données que l'augmentation de la précision P1 chez les lecteurs populaires en fonction de la précision au sens de P2 est encore plus forte que chez les lecteurs appartenant aux classes supérieures (tableau V) et qu'une corrélation positive existe entre les deux indicateurs de précision, quelle que soit la fréquence de lecture (tableau V bis). On aperçoit également dans ces données que l'augmentation de la précision au sens P1 chez les lecteurs populaires, en

fonction de l'intérêt pour le livre, est essentiellement due au fait que ceux qui sont précis au sens P2 parmi les forts lecteurs sont en même temps tous précis au sens de P1.

TABLEAU V
Efficacité d'un type de précision sur l'autre
selon l'intérêt pour le livre et l'appartenance sociale⁽¹⁾

| | FRQ | P2 | | P1 | | | |
|---------------------|-----|-----|-----------|-----------|-----|-----------|------------|
| | | (-) | (+) | (-) | (+) | | |
| Classes populaires | (-) | | 33 | 67 | | 54 | 46 |
| | (+) | (+) | 60 | 40 | (+) | 0 | 100 |
| Classes moyennes | (-) | | 38 | 62 | | 11 | 89 |
| | (+) | (+) | 19 | 81 | (+) | 19 | 81 |
| Classes supérieures | (-) | | 30 | 70 | | 56 | 44 |
| | (+) | (+) | 17 | 83 | (+) | 44 | 56 |

⁽¹⁾ Les % totalisent 100 en ligne.

TABLEAU V bis
La relation entre les deux types de précision selon l'intérêt
pour le livre chez les lecteurs populaires⁽¹⁾

| FRQ | P2 | | P1 | | | |
|---------------|-----|------------|-----------|-----|-----------|------------|
| | (-) | (+) | (-) | (+) | | |
| (-) | (-) | 53 | 47 | (-) | 73 | 27 |
| | (+) | 34 | 66 | (+) | 54 | 46 |
| (+) | (-) | 100 | 0 | (-) | 45 | 55 |
| | (+) | 60 | 40 | (+) | 0 | 100 |

⁽¹⁾ Les % totalisent 100 en ligne.

Cependant, la disparition de l'impression paradoxale, par la confirmation de la relation positive entre les deux indicateurs de la précision chez les lecteurs populaires, quel que soit l'intérêt pour le livre, ne doit pas nous faire oublier ce qu'on aperçoit nettement dans le tableau V, à savoir que l'efficacité de la

précision P1 sur la précision P2 non seulement ne s'accroît pas lorsqu'on va d'un faible intérêt pour le livre vers un intérêt fort mais encore qu'elle diminue fortement, contrairement à ce qu'on constate dans les autres groupes de lecteurs. Et cela bien que cette relation reste positive, comme on le voit par le tableau *V bis*.

Il ne s'agit donc pas d'un « fonctionnement différent » de la mémoire des lecteurs populaires, mais bien d'un comportement, d'une attitude fortement différenciée des faibles et des forts lecteurs populaires. Entre ceux qui s'intéressent peu et ceux qui s'intéressent beaucoup au livre, la variation de la précision dans la réponse aux questions sur les livres lus ne fait que traduire un rapport singulier de ces lecteurs à la pratique de la lecture, qui est visible à travers le système de verbalisation de cette pratique et qui est propre à leur groupe social d'appartenance.

3. RÉPONDRE BEAUCOUP ET « BIEN » RÉPONDRE

3.1. Intensité de l'usage de la mémoire et type de mémoire en usage

L'analyse simultanée du comportement de ces deux types de précision nous rappelle une des caractéristiques des faits sociaux dont l'oubli interdit de comprendre maintes relations constatées en sociologie : quand on mesure des comportements, on saisit toujours des aptitudes et des attitudes indissolublement entremêlées.

Tout se passe comme si les lecteurs populaires inversaient le sens des deux types de précision. Lorsque ces lecteurs, qui appartiennent à un groupe social où le volume de lecture est généralement plus faible, ont eux-mêmes un volume faible de lecture, ils affirment leur qualité de lecteurs en citant très précisément les livres qu'ils se « souviennent » avoir lus, quelle que soit l'intensité de leur mémoire : quelle que soit la valeur de P1, P2 est toujours plus fort pour FRQ (—). Au contraire, lorsque les lecteurs populaires ont un volume fort de lecture, le fait d'appartenir à un groupe où la lecture est en général faible les incite à s'affirmer comme lecteurs en mentionnant un grand nombre de livres lus, et ce quelle que soit la précision avec laquelle ils sont à même de nommer les livres cités : quelle que soit la valeur de P2, P1 est toujours plus fort pour FRQ (+). C'est bien cette attitude qui explique le fait que parmi les lecteurs populaires qui possèdent au moins un type de précision, ceux qui ont une faible fréquence de lecture sont précis surtout au sens de P2 exclusivement (44 %, contre 19 % précis exclusivement au sens de P1, et 37 % précis à la fois dans les deux sens), tandis que dans le sous-groupe des forts lecteurs la précision au sens de P1 exclusivement l'emporte amplement (60 %, contre 0 % et 40 % respectivement précis en P2 et en P1 + P2).

Cette attitude est partiellement cachée par le fait que, comme on le voit dans le tableau VII, la capacité à être précis dans un sens de la précision dépend de l'aptitude à être précis dans l'autre sens. La corrélation existante entre les deux types de précision, c'est-à-dire entre le fait de désigner assez précisément les livres qu'on cite (P2 (+)) et l'aptitude à dire assez complètement tous les livres qu'on a lus (P1 (+)), montre combien un faible taux de réponses peut être lié à l'habitude de désigner les livres dont on parle à l'aide de leur genre d'appartenance exclusivement.

En effet, « garder en mémoire » un livre lu par des moyens mnémotechniques qui consistent à le caractériser par des grilles génériques successives (soit à partir du genre d'appartenance, « c'était un policier qui commençait de telle manière », ou par un résumé de l'histoire narrée, dans le cas d'un roman, soit par d'autres moyens se référant au contenu), implique un risque plus grand d'oubli en raison de la lourdeur du procédé et de la confusion qu'il encourage lors du « rappel » de livres lus à contenus proches (ce dernier aspect du risque ayant d'autant plus de poids que le sujet interrogé a l'habitude de concentrer ses lectures sur des livres à structures de contenu proches). Or, comme le montre le tableau VI, cette habitude de désignation est très rare dans les classes supérieures et très fréquente chez les lecteurs populaires.

TABLEAU VI

La désignation des livres par le genre selon la fréquence des conversations sur la lecture et l'appartenance sociale

| | Conversations | |
|-------------------------------|---------------|------------|
| | Rares | Fréquentes |
| Classes populaires | 53 | 80 |
| Classes moyennes | 41 | 44 |
| Classes supérieures | 31 | 0 |

Nous sommes bien autorisés à parler d'une véritable habitude sinon d'un « habitus » puisque ce type de support mnémotechnique des lectures faites est d'autant plus fréquemment mobilisé lors des conversations sur ces lectures par les lecteurs populaires que ces lecteurs parlent plus souvent de lectures dans leurs conversations. C'est l'inverse qui se produit chez les lecteurs des classes supérieures, comme le montre nettement le tableau VI.

La rencontre des questions précises du questionnaire, qui tendent inévitablement, par les termes explicites et par les notions implicites des formulations, à établir un champ sémantique bien déterminé, et des sujets interrogés entraîne toujours d'une manière tendancielle *une certaine définition des bonnes réponses*.

Il faut donc tenir compte de cette définition lorsqu'on interprète une distribution déterminée de la précision des réponses obtenues à l'aide de questions données. En l'occurrence, nous devons avoir présente à l'esprit la structure des comportements langagiers que révèle le tableau VI pour ne pas

avoir à attribuer à des propensions asocologiques la hiérarchie des groupes de lecteurs qui apparaît d'après la part de lecteurs « précis » de chaque groupe. En effet, ce sont les lecteurs des classes supérieures qui manifestent la plus grande précision dans les réponses, et les lecteurs populaires la plus faible, du moins si nous considérons comme « lecteur précis » celui qui possède une valeur positive sur au moins l'un des deux indicateurs utilisés ici (1).

3.2. Lire, dire qu'on lit et « bien dire » ce qu'on dit qu'on lit

Nous avons vu, notamment par l'étude du cas des lecteurs populaires, comment P1 et P2, indicateurs qui prennent leur sens dans la définition même de la situation d'enquête, saisissent aussi le rapport qu'entretiennent les sujets avec la lecture en dehors de l'enquête, à travers les types de verbalisation de ce rapport qu'ils permettent de déceler. Ces types de verbalisation ne livrent leur sens sociologique de types propres à des groupes déterminés qu'à condition de saisir en quoi chaque type est précisément propre à un groupe et donc comment ces types varient selon les divers groupes.

Les lecteurs appartenant aux classes supérieures ont une précision plus grande si on mesure celle-ci au fait qu'on y trouve le plus fort pourcentage de sujets possédant une valeur positive au moins sur un indicateur de précision (1), mais nous avons vu que ce n'est pas parmi ces lecteurs qu'on trouve la plus forte propension à répondre à toutes les questions sur les livres lus (P1), ni à cumuler les deux dimensions de la précision, P1 et P2. En effet, seulement 39 % des lecteurs des classes supérieures sont classés positivement sur les deux indicateurs à la fois, contre 49 % des lecteurs des classes moyennes et 26 % des lecteurs des classes populaires (2).

Qu'on les saisisse en considérant séparément chaque type de précision auprès de l'ensemble des lecteurs de chaque groupe, ou qu'on les mesure au rapport entre les deux types de précision chez ceux qui sont précis au moins dans un des deux sens de la précision (cf. respectivement les tableaux IV et V), les chances d'être précis s'accroissent toujours pour les lecteurs des classes supérieures, contrairement à ce qu'il en est pour les autres groupes de lecteurs, lorsqu'on observe la variation de cette relation en fonction de l'augmentation de l'intérêt pour le livre. Mais le rapport privilégié de ce groupe de lecteurs au

(1) 67, 77 et 89 % des lecteurs appartenant aux classes populaires, moyennes et supérieures respectivement, vérifient cette propriété et sont donc « précis » selon cette définition.

(2) Nous voyons par là, d'une manière très précise, combien il est abstrait de vouloir établir une frontière radicale entre la réponse et la non-réponse et donc illusoire de vouloir faire appel à des propensions psychologiques à s'abstenir de répondre, puisqu'il suffirait de changer les critères du constat de précision pour modifier la hiérarchie des propensions à répondre des différents groupes. L'exemple de codage des réponses selon P2 donné au début de cet article fait apparaître nettement la proximité de toute une série de réponses à la valeur $P2 = 0$. Il suffirait de s'intéresser au loisir précis qui a occupé les répondants pour avoir immédiatement :

$$\text{Non-réponse} = (P2 = 0 + P2 = 1 + P2 = 2).$$

Or, nous ne savons pas si cette addition de modalités de réponse ne modifie pas la propension des différents groupes à répondre mesurée par les modalités de réponse $P2 \geq 1$.

type de précision mesuré par P2 (propension à s'affirmer comme lecteur légitime en affichant une certaine manière de lire) peut encore être saisi par le tableau VII où on voit la faible part des lecteurs des classes supérieures, qui possédant P2, font un effort pour être précis au sens de P1 (50%, contre 84 et 59% respectivement chez les lecteurs des classes moyennes et chez les lecteurs des classes populaires). Inversement, on constate que, parmi l'ensemble de lecteurs qui possèdent la précision au sens de P1, ce sont ceux qui appartiennent aux classes supérieures qui s'efforcent le plus souvent d'ajouter à cette précision la précision au sens de P2 (77%, contre 72 et 53% respectivement des lecteurs des classes moyennes et populaires).

TABLEAU VII

Relation entre les deux types de précision selon l'appartenance sociale⁽¹⁾

| | P1 | | P2 | | | |
|---------------------|-----|-----------|-----------|-----|-----------|-----------|
| | (-) | (+) | (-) | (+) | | |
| Classes populaires | (-) | 59 | 41 | (-) | 65 | 35 |
| | (+) | 41 | 59 | (+) | 47 | 53 |
| Classes moyennes | (-) | 56 | 44 | (-) | 71 | 29 |
| | (+) | 16 | 84 | (+) | 28 | 72 |
| Classes supérieures | (-) | 50 | 50 | (-) | 23 | 77 |
| | (+) | 50 | 50 | (+) | 23 | 77 |

(¹) Les % se totalisent en ligne.

Tout se passe comme si les lecteurs appartenant aux classes supérieures tendaient à affirmer leur propre légitimité de lecteurs par la légitimité de leur manière de lire sans se sentir obligés d'afficher (cela allant de soi) une propriété pour eux minimale, l'appartenance au groupe des lecteurs : ils ne craignent pas d'aller jusqu'à « oublier » beaucoup plus souvent que les autres qu'ils ont lu, s'attachant seulement à « bien dire » ce qu'ils disent qu'ils lisent.

Le modèle de rapport à la lecture sous-jacent à ce type de verbalisation se traduit encore par le fait que les deux dimensions de la précision n'apparaissent comme indépendantes que chez les lecteurs de ce groupe social. On aperçoit que pour les lecteurs des classes supérieures, quelle que soit leur capacité à se « souvenir » de tout ce qu'ils ont lu, et donc leur propension à dire tout ce qu'ils lisent (P1), c'est l'aptitude à « bien dire » qui compte et en conséquence la précision au sens de P2. Ceux qui sont précis dans ce sens (le sens du « bien dire » ce qu'on lit) tendent beaucoup plus fortement dans ce groupe que dans

les autres à négliger d'être précis dans le sens de P1, « oubliant » ce qu'ils ont lu, et à la limite « qu'ils lisent ». En effet, 50% des lecteurs des classes supérieures qui sont précis au sens de P2 « oublient » des livres lus demandés, alors que seulement 16% des lecteurs des classes moyennes et 41% des lecteurs des classes populaires, parmi ceux qui sont précis en P2, se trouvent « oublier » des livres lus (tableau VII).

Par opposition aux deux modèles du rapport à la lecture mis en évidence par les types de verbalisation de ce rapport, celui qui est propre aux lecteurs populaires (« inversion » du sens de P1 et de P2) et celui des lecteurs des classes supérieures (tendance à économiser P1 et à faire dire à P2 seulement le sens des deux indicateurs), l'attitude des lecteurs appartenant aux classes moyennes paraît obéir à un *modèle composite* ou transitoire. D'une part, les faibles lecteurs des classes moyennes, comme nous le voyons par les données du tableau IV se rapprochent des forts lecteurs populaires : forte propension à citer beaucoup de livres lus et faible aptitude à nommer très précisément les livres cités. D'autre part, les forts lecteurs des classes moyennes, quant à eux, sont plus proches, en ce qui concerne P1, des forts lecteurs des classes supérieures, mais en ce qui concerne P2 se conduisent davantage comme les faibles lecteurs de ce groupe.

Tout paraît indiquer, comme on le voit aussi dans le tableau V, que le type de précision caractéristique des classes moyennes, P1, est tendanciellement abandonné par les forts lecteurs de ce groupe, pour rejoindre partiellement la logique de la verbalisation des lecteurs des classes supérieures en privilégiant P2, mais sans parvenir cependant à se détacher au même degré de P1. Par leur précision plus grande en P2, les faibles lecteurs des classes moyennes se distinguent des forts lecteurs populaires, mais les forts lecteurs des classes moyennes se différencient encore des faibles lecteurs des classes supérieures par leur trop grande propension à ne rien vouloir « oublier » de ce qu'ils lisent pour « bien dire » qu'ils lisent tout ce qu'ils disent qu'ils lisent.

TABLEAU VIII

Précision des réponses selon l'intérêt pour le livre
et l'appartenance sociale chez les lecteurs cultivés⁽¹⁾

| | FRQ | P1 | | P2 | |
|---------------------|-----|-----|-----|-----|-----|
| | | (-) | (+) | (-) | (+) |
| Classes populaires | (-) | 71 | 29 | 34 | 66 |
| | (+) | 27 | 73 | 62 | 38 |
| Classes moyennes | (-) | 19 | 81 | 50 | 50 |
| | (+) | 29 | 71 | 27 | 73 |
| Classes supérieures | (-) | 43 | 57 | 21 | 79 |
| | (+) | 37 | 63 | 6 | 94 |

(¹) Les % totalisent 100 en ligne.

Il faut se garder d'identifier purement et simplement la variation sociale de la verbalisation des lectures, telle que nous la constatons ici, avec la variation du degré de culture, c'est-à-dire du rapport cultivé à la lecture, autrement dit de la compétence, au premier sens du terme évoqué au début de cet article. Les variations dans le système de verbalisation de la pratique de la lecture que les indices-indicateurs P1 et P2 nous ont permis de constater, expriment des habitudes sociales de verbalisation relativement indépendantes de la familiarité avec la lecture cultivée. Comme nous pouvons le vérifier par le tableau VIII, où on a calculé les mêmes distributions que dans le tableau IV, mais en neutralisant la variable de ce qui est ici la « compétence » pour ne tenir compte que du sous-échantillon de sujets entretenant avec la lecture un rapport « cultivé »⁽¹⁾. Ces variations gardent la même structure que sur l'ensemble des sujets.

La propension à répondre et la propension à fournir dans la réponse une forme déterminée de catégorisation de l'information forment un véritable système de verbalisation dont la structure est largement étrangère à des principes aussi simples que ceux de l'intérêt ou de la compétence. Dans notre exemple, ces systèmes différents de verbalisation propres aux différentes classes sociales apparaissent à l'œuvre, même lorsqu'on les observe chez les lecteurs qui possèdent tous un rapport cultivé à la lecture (dont on sait par ailleurs qu'il est proche des lecteurs appartenant aux classes supérieures). On constate donc que la qualité de « lecteur cultivé », qui structure une certaine relation aux livres et à la lecture, ne rend pas imperméable aux conditions sociales qui structurent par ailleurs l'expression et la socialisation par la parole de cette qualité.

4. L'UTILITÉ DU TRAITEMENT DES NON-RÉPONSES

4.1. La production des réponses

Sans aller jusqu'à soutenir que les non-réponses aux questionnaires d'opinion, comme à tout autre type de questionnaire, fournissent l'information la plus importante, nous voudrions mettre l'accent sur le fait que d'une manière générale les urgences de l'exploitation routinière des résultats de la passation d'un questionnaire conduisent à négliger le traitement de l'information contenue dans ces non-réponses. Cette négligence est symptomatique d'une certaine conception des non-réponses : on voit dans le silence qu'elles traduisent une non-information, parce que, par leur contenu « matériel » (absence de contenu explicite), elles s'opposent négativement à toute réponse explicite. Cette conception détourne du même coup l'attention de l'apport d'information qu'implique au-delà du choix d'une modalité

(1) On entend par lecteur cultivé celui qui lit, avec une fréquence significative, des livres consacrés par les instances les plus légitimes de la culture légitime. En ce qui concerne la relation entre culture légitime et instances de consécration de cette culture, cf. P. BOURDIEU, « Projet créateur et champ intellectuel », in *Les Temps Modernes*, 246, novembre 1966. Sur les problèmes techniques du codage des « niveaux de légitimité » des ouvrages lus, cf. Appendice O, 2^e volume de *L'œil à la page*, *op. cit.*

explicite de réponse la manière dont le choix s'actualise chez les répondants, en chaque modalité (explicite ou non).

Pour traiter ces informations, il faut donc rompre avec une conception spontanée de la non-réponse. Il suffit pour cela de songer que, s'il est vrai que les modalités de réponse explicites livrent le sens des informations qu'elles contiennent par les relations d'intersection voire d'exclusion ou d'inclusion, qu'elles entretiennent entre elles, le traitement de cette information consiste justement à effectuer ces diverses opérations logiques. La relation d'opposition dans laquelle les non-réponses paraissent radicalement et « tout naturellement » se placer vis-à-vis des autres modalités de réponse ne constitue en fait qu'une seule de ces relations : celle-ci n'apparaît comme la seule relation porteuse d'information qu'en fonction de l'interrogation du sociologue qui borne là le traitement. Mais, les non-réponses ne livrent dans cette opposition qu'une des dimensions de leur sens, qui ne s'impose d'ailleurs plus d'une manière aussi « évidente » dès lors qu'on considère par exemple, non pas le contenu des diverses modalités explicites de réponse mais la forme des réponses qui portent ces contenus différents.

La rupture avec cette véritable prénotion des non-réponses conçues comme simple absence de réponse, apparaît d'autant plus nécessaire qu'elle engage aussi une conception arbitraire de la question et des relations entre questions et réponses. En s'autorisant, par exemple, à opérer des additions aveugles de modalités de non-réponses, abstraction faite⁽¹⁾ des questions où ces non-réponses apparaissent comme des autres réponses à ces questions, on agit comme si la force « physique » de la nature de ces réponses imposait d'elle-même une signification univoque. On suppose implicitement par là que les questions du questionnaire étaient à même de recueillir toutes les réponses que ces questions pourraient susciter partout ailleurs, dans n'importe quelle autre situation et à travers n'importe quelle autre formulation : c'est seulement dans cette fiction-limite où les réponses effectivement recueillies épuiserait toutes les réponses possibles et aussi différentes que possible, que les non-réponses reviendraient à des absences de réponse. Elles ne sont alors la même réponse que parce qu'elles sont toutes la même absence.

On oublie par là le sens même des gestes les plus élémentaires de l'élaboration du questionnaire, et notamment le processus de mise au point des questions et de leurs formulations précises. La formulation laborieuse d'une question montre bien que, dans la pratique, et bien qu'il n'en tienne pas toujours compte dans la phase du traitement des données, le sociologue sait que la formulation de la question détermine d'une certaine manière les réponses et, notamment, les non-réponses. La formulation d'une question, qu'elle soit « ouverte » ou « fermée », délimite toujours un champ de réponses possibles à la question posée telle qu'on la pose en même temps qu'elle exclut

(1) La construction d'un indice à partir de réponses exprimées est aussi une abstraction ; mais on remarquera que dans le cas où l'on compose des modalités explicites de réponses, on s'entoure de précautions, par exemple en explicitant les hypothèses qu'engage la sommation.

des réponses qui auraient pu être des réponses explicites si la question avait été posée différemment de celle qui les transforme précisément en « non-réponses » (1).

La formulation de la question (sans même parler du lieu et des « circonstances » du questionnement) implique donc déjà une mise en forme des réponses qu'elle sollicite. Mais le traitement des réponses recueillies, avec la reformulation qu'il entraîne, implique également le plus souvent une nouvelle mise en ordre des réponses concrètes qui modifie, précise ou redéfinit le sens donné à la question et aux réponses d'un questionnaire. La simple mise en ordre des réponses à une question appartenant à la rubrique « autres réponses » fournit un bon exemple de l'action qu'exerce ce traitement sur les questions et leurs réponses, et en particulier sur la relation entre réponse donnée par un sujet répondant et réponse finalement traitée et exploitée par le sociologue. La manipulation des réponses de cette rubrique consiste à réaliser trois types d'opérations : (a) soit les reventiler dans les modalités explicites prévues (dans le questionnaire ou ensuite dans le code), à l'aide d'une certaine violence exercée sur leurs contenus puisqu'il s'agit de « rectifier » la réponse effectivement donnée par un sujet qui n'avait pas jugé bon de choisir les modalités proposées; (b) soit les laisser dans cette catégorie hétéroclite de réponses qui constitueront la modalité définitive « autres réponses », mais que le traitement de l'information va nous conduire à considérer en fait tantôt comme des réponses qui s'opposent aux réponses de la modalité « non-réponse », tantôt comme des non-réponses (puisque l'on n'en connaît pas le « contenu »); (c) soit encore les « passer » directement dans la modalité des non-réponses lors de la mise au clair des réponses du questionnaire telles qu'elles ont été notées par l'enquêteur. Dans tous les cas, et particulièrement dans (c), on voit la distance entre la question à laquelle répond le sujet et celle qui, pour le sociologue qui code, recode et interprète (décode) les réponses et à travers toutes ces opérations précise, voire change, le sens qu'il avait donné à la question lors de sa première formulation, sera finalement la seule à donner un sens aux réponses. Ce trajet des réinterprétations fait apparaître, y compris dans les moindres gestes techniques du traitement qu'on fait subir aux réponses, que rien dans la « matière » des réponses qu'on traite comme des réponses (explicites) ne les oppose aux réponses qu'on traite comme des non-réponses.

Le processus d'ensemble dans lequel fonctionne la production des réponses montre que l'entreprise consistant à recenser *a priori* des usages possibles des non-réponses n'aurait pas plus de sens que celle qui consisterait à définir de

(1) La formulation de la question apparaît très souvent sur le terrain à l'enquêteur comme un obstacle direct qu'il essaie (en dépit des instructions de passation et malgré les principes de standardisation du questionnaire) de franchir en adaptant cette formulation à chaque sujet de manière à obtenir un taux plus grand de réponses ou une précision plus grande des contenus de celles-ci. La dé-standardisation du questionnement se fait alors au hasard; mais on préfère fermer les yeux sur cette pratique au moment du traitement.

la même manière les bons usages des réponses explicites aux questionnaires sans tenir compte des questions posées, c'est-à-dire sans tenir compte du sens que leur donnent leur contenu et leur formulation (1).

4.2. Effets de l'enquête et connaissance de l'objet de l'enquête

Le rappel du processus technique de traitement des réponses suffit à rompre avec la conception des non-réponses comme absence de réponse, comme simple « manque » et à détourner de leur interprétation dans les termes exclusivement négatifs du désintérêt ou de l'incompétence. Il ne faudrait pas pour autant perdre de vue le lieu même de leur émergence : la situation d'enquête.

Toute enquête, tout questionnaire, crée un espace d'interaction sociale assez complexe, celui de la situation d'enquête, dont l'une des caractéristiques est sans doute d'être un cas particulier d'échange social « qui n'échappe pas aux conventions relatives à ce qu'on doit dire et taire (...) qui varient selon les classes sociales, les régions et les groupes ethniques » (2). Or, les effets de la situation d'enquête sur les réponses sont en grande partie ceux qui se produisent par la rencontre et le croisement du langage porté par la question et le contexte où elle s'insère dans le questionnaire, et les langages portés par ceux qui sont soumis à ce questionnement, sans oublier que « les différents langages ne diffèrent pas seulement par l'étendue de leur lexique ou de leur degré d'abstraction mais aussi par les thématiques et les problématiques qu'ils véhiculent », ce à quoi le caractère formellement identique des questions du questionnaire le plus fermé ne pourra jamais parer (3).

On affirme classiquement que ce questionnement et cette situation d'enquête ont une influence sur les réponses produites par les sujets interrogés, mais on le fait le plus souvent pour déplorer que l'état actuel des connaissances et de la pratique sociologique n'en permette pas un contrôle total. C'est dans l'optique de réduire le plus possible le taux de non-réponses que se place une bonne partie de la littérature sociologique de l'étude des non-réponses. Mais les efforts déployés *ad ante* pour limiter les effets de la situation d'enquête, et notamment ses effets sur le taux trop élevé de non-réponses, seraient plus rentables si on n'oubliait pas, une fois les instruments de l'enquête mis au point et assortis des consignes d'utilisation sur le terrain, que, au moment du traitement des données, des effets se seront quand même produits.

Plutôt que d'essayer simplement de trouver des formules de construction d'instruments permettant d'éviter les effets de la situation d'enquête, il vaudrait mieux tenir compte de leur existence par tous les moyens qu'offre le

(1) Les indices synthétiques de non-réponses imaginés par les statisticiens étant des indices *a priori* ignorent le sens même des non-réponses et ne pourront être que d'un faible recours au moment d'un traitement exigeant des données.

(2) D. RIESMAN, *The sociology of the interview*, in *Abundance for what?*, New York, Doubleday and Cy, 1964, pp. 517-539.

(3) *Le métier de sociologue*, *op. cit.*, p. 70.

traitement des données. Sachant que ces effets ne sont pas indépendants des caractéristiques sociologiques des interviewés, on peut par exemple (comme nous avons essayé de le faire) rechercher dans un ensemble de données la variation selon ces caractéristiques sociologiques de l'influence de la situation d'enquête, puisque cette influence est inscrite dans les réponses mêmes : en l'occurrence non seulement dans leur précision d'ensemble (plus ou moins grande selon la plus ou moins grande part qu'elles contiennent de « non-réponses ») mais encore dans la forme même de précision qui informe le « contenu » de chacune de ces réponses.

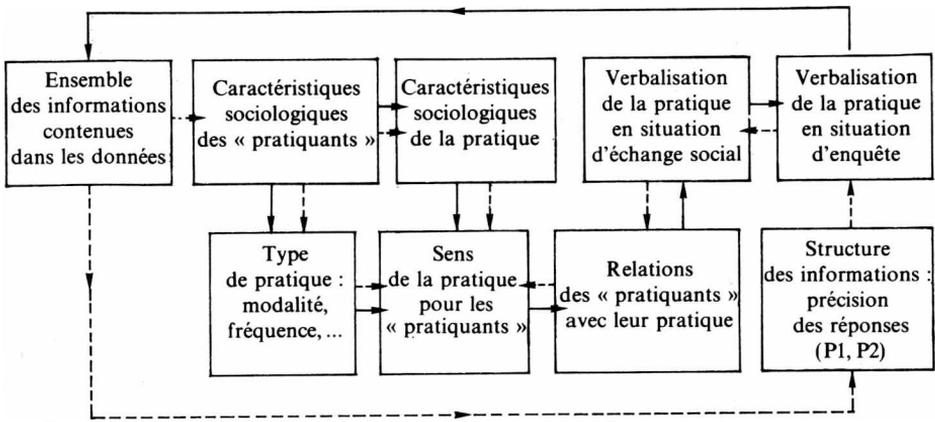
Il est certain que les facteurs qui tendent à adapter une situation d'enquête déforment les informations qu'elle recueille. Mais cette « déformation » a elle-même une forme, entendue non pas comme la distance des informations recueillies par une question aux informations qu'une nouvelle formulation de cette même question pourrait fournir et qui seraient plus fiables⁽¹⁾, mais comme l'effet des types de verbalisation propres aux sujets répondants lorsqu'ils se trouvaient confrontés aux significations sociales différentes que revêt pour eux le questionnement auquel ils sont soumis. Cette forme ne varie certainement pas au hasard, et le sociologue aurait tort non seulement de l'ignorer mais encore de ne pas tester méthodiquement cette variation qui apporte elle-même des informations.

Tout ensemble de données contient les moyens de mener cette interrogation puisqu'il comprend, pour chaque sujet de l'échantillon, non seulement les informations livrées par ses réponses explicites, c'est-à-dire par les « contenus » communiqués volontairement dans ses réponses, mais encore celles qui sont fournies par la structure même des réponses que ce même sujet produit en répondant d'une certaine manière lorsqu'il répond (explicitement) à certaines questions et par le silence à d'autres questions. Cette partie du sens des informations livrées par les individus d'un échantillon n'est, on le voit, accessible à travers l'étude des non-réponses qu'à condition de ne pas les isoler artificiellement des autres modalités de réponse. Elle permet de mettre en lumière, comme nous avons essayé de le montrer par l'analyse d'un exemple, le sens de cette structure qui résulte de la situation d'enquête définie comme un cas particulier d'échange social par la parole. Dans le schéma ci-après, on représente la logique de l'émergence des réponses en situation d'enquête (lignes continues), et partant de cette logique, celle du traitement des non-réponses et du type de réponse que nous avons suivie dans notre exemple (pointillés), avec les relations qui sont visées par ce traitement (désignées dans les rectangles).

Ces relations se trouvent en effet au cœur même et de la situation d'enquête et de l'objet de l'enquête. Bien que cette situation ne constitue qu'un cas particulier d'échange social verbal il paraît raisonnable de penser que dans cet

(1) La « fiabilité » a donné lieu à de nombreuses recherches qui apportent sans doute des conclusions utiles pour l'élaboration de questionnaires et les consignes de passation. Cependant, des questionnaires obtenant des réponses très fiables n'éviteraient pas la déformation ici définie et sur laquelle nous attirons l'attention.

**Détermination de l'émergence des réponses
en situation d'enquête et analyse de la structure des données**



échange se manifestent les relations des pratiquants à leurs pratiques dont font partie précisément les différentes manières de traduire en paroles la pratique.

L'analyse de la structure des réponses se justifie par le fait qu'elle est un indicateur du type de verbalisation de la pratique qui fait l'objet de l'enquête en situation d'échange social : servant à mieux saisir les relations des sujets à cet objet, cette analyse augmente la connaissance de l'objet puisque les relations à l'objet font partie de l'objet.